L'apogée des classes moyennes

Pierre Vadeboncoeur

Volume 27, numéro 1 (157), février 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1985). L'apogée des classes moyennes. *Liberté*, 27(1), 130-132.

PIERRE VADEBONCOEUR

L'APOGÉE DES CLASSES MOYENNES

Si j'écrivais des romans, si j'en avais le talent, j'évitais de me montrer trop familier avec mes personnages et avec la société dans laquelle ils vivraient, et je garderais mes distances, probablement une distance aristocratique, qui serait aussi une distance d'art.

Cette question de familiarité s'est toujours posée, mais sans peut-être qu'on s'en avise vraiment, certaines choses alors paraissant aller de soi. Racine prend ses héros dans l'antiquité, d'où ils surplombent infiniment le quotidien par la hauteur de leur figure. Madame de La Fayette va chercher ses personnages dans un siècle antérieur, et dans la noblesse qui est principe de distanciation. Enfin, indépendamment du sujet, il y a le style, qui est une autre cause de séparation nécessaire. Proust, par exemple, si naturel qu'il soit et si contemporain de la société qu'il observe, n'écrit certes pas comme s'il n'écrivait pas.

Mais la vulgarité, plausiblement sous l'influence du cinéma et du développement pléthorique des classes moyennes, qui sont d'ailleurs aujourd'hui des classes déculturées, gagne du terrain. L'écrivain sent le besoin de faire du coude à coude avec ses héros, le plus souvent des anti-héros, ou bien des voisins si l'on peut dire, comme chez Saul Bellow; coude à coude des personnes, banalité relative de l'univers présenté. Et côté style: je n'en veux pas au naturel, à

la négligence, ni à aucune forme d'*action-writing*, mais dans bien des cas il n'y a tout simplement pas d'écriture. Le roman tombe alors non pas dans un art illégitime — il n'y a pas d'art illégitime — mais dans un état pratiquement indépendant de l'art, l'œuvre devenant à des degrés divers la monnaie d'un commerce culturel médiocre au sein d'une société à l'avenant.

Je relisais récemment *La Princesse de Clèves*. C'est extraordinaire d'intensité mais en même temps de distance d'art. Du moins il me semble — car il y a lieu de se méfier de l'impression d'une distance qui n'est peut-être qu'apparence à nos yeux et l'effet d'une distorsion attribuable à une perspective séculaire. Mais non, je crois qu'il y a tout de même distance, hauteur, perspective, dans l'œuvre même, dans son art. Le récit dit les choses avec une sorte de souveraineté narrative. Les dialogues sont faits dans une langue soutenue. A tel point qu'on dirait que les personnages, dans leurs propos, peignent eux-mêmes le drame, le disent en beauté, font eux-mêmes de l'art... Le style, quand on le trouve dans un roman, est du théâtre apparent, comme celui-ci doit l'être, et sépare la fiction du réel, comme il se doit. Les personnages parlants, dans ce roman, font leur part dans les artifices visibles par lesquels l'écrivain objective l'éternité des actes et des paroles. Ils participent au travail de l'artiste comme ses aides.

Je vois deux écrivains d'ici capables d'illustrer mon idée à ce sujet. Yvon Rivard, dans son premier et très remarquable roman, *Mort et naissance de Christophe Ulric*, invente un langage et une situation générale proprement nobles. On y reconnaît un art classique — et néanmoins moderne, tout à fait moderne. Dans cette œuvre, l'écrivain ne se confond pas avec ses personnages. Du reste, ces derniers, comme ceux de madame de La Fayette, soutiennent son art comme s'ils participaient eux-mêmes à cette liturgie.

L'autre est Marie José Thériault. *Invariance* et

Célébration du prince, notamment. Sublimes récitatifs. Je n'ai aucune réserve à opposer. La beauté, qui est elle-même une distance, y règne.